

## Statue de sel

Guy Boivin

Numéro 138, septembre 2013

Québec : ville insolite

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70260ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boivin, G. (2013). Statue de sel. *Moebius*, (138), 109–114.

## GUY BOIVIN

### *Statue de sel*

Cécile se retourna dans la voiture pour emporter l'image de sa maison, rue Aristide, à Saint-Hyacinthe. Elle ressentit un léger pincement au cœur. Encore grisée par la fête de la veille, elle repensait aux connaissances et à ses amis qui s'étaient réunis pour souligner à la fois son départ et son prix du bénévolat remis par la municipalité, prix grandement mérité pour toutes ces heures dépensées sans compter, à jouer à la généreuse Samaritaine. Elle avait mis la clé dans la porte, la larme à l'œil, car elle aimait cette maisonnette et ses souvenirs précieux. Elle ne reviendrait que dans cinq ans lorsque son mari Valérien aurait obtenu sa pension. Quand on se trouve au seuil de la soixantaine, le train-train quotidien, le voisinage, l'hôpital, les magasins, les rues, tout cela est connu et réconfortant. Même ce brouhaha régulier, provenant de la manufacture d'orgues Casavant : contrairement à son mari, un être énergique qui ne mâchait pas ses mots, Cécile ne s'était jamais plainte de ce bruit, derrière leur cour.

En bon planificateur, Valérien Delorme avait accepté une promotion à Québec avant de prendre sa retraite. « Avec ce poste de chef de département, le Groupe Commerce Assurances me permettra une rente plus confortable, avait-il insisté devant les réticences de Cécile. Et les bureaux sont bien situés, à Place Laurier. Le métrobus arrête au coin suivant et je me rends directement au travail, sans correspondance ni longue attente. » Pour le logement à Québec, ils avaient de la chance : Clément, leur benjamin, leur prêtait sa maison, ayant obtenu un contrat dans le Grand-Nord pour y enseigner le français.

Il venait de quitter l'avenue De Bougainville au beau milieu de mai ; il faisait frais, la nature s'était habillée d'un vert tendre, celui qui dure peu de temps.

Pendant que la voiture suivait le camion de déménagement, Cécile se réjouissait maintenant de partir vivre à Québec dont elle connaissait bien la cité fortifiée, le Quartier latin, les beaux jardins publics. Elle appréciait l'amabilité des gens, leurs sourires accueillants. Valérien et elle s'y étaient rendu régulièrement visiter Clément. Ils profitaient de toutes sortes d'événements, participaient au Carnaval et au Festival d'été, exploraient les musées, allaient aux concerts sur les plaines d'Abraham ou assistaient aux parades des fanfares militaires. Ils se plairaient bien dans cette ville si prête à faire la fête.

\*

Une fois bien installée chez Clément au 974 De Bougainville, une ancienne boutique de forge transformée en cottage, Cécile se demanda à quel genre d'activités elle pourrait se joindre. Deux dimanches plus tard, à la sortie de la messe, elle fit en sorte de croiser le célébrant : « Monsieur le curé, dit-elle à l'abbé Lortie, je sais que vous avez un excellent chœur en pleine saison mais, faute d'animation pendant l'été, je serais prête à monter une petite chorale à l'unisson, histoire de rendre les messes plus... comment dire... *dynamiques*. Vous savez, j'ai souvent remplacé la maître chantre à Saint-Hyacinthe, quand elle devait s'absenter. Qu'en pensez-vous ? » L'officiant, en homme courtois et prudent, ne répondit ni oui ni non et la référa à Louise Provencher, responsable de la musique dans la paroisse.

La rencontre avec ladite Provencher fut glaciale. C'était une harpie longue, aux yeux secs, aux lèvres aussi minces que le dos d'une lame. Elle détailla Cécile avec hauteur et lui siffla, en articulant chaque syllabe d'une manière pointue : « Madame ! je vois bien que vous n'êtes pas de Québec. La paroisse des Saints-Martyrs est dotée d'orgues Casavant : n'importe qui n'est pas en mesure de chanter avec ! » Son souffle s'évanouit, elle avait trop étiré le nom de l'instrument.

Cécile, humiliée, furieuse, rentra chez elle et claqua la porte en lançant à son mari :

— Elle ne sait même pas d'où viennent les orgues Casavant! Toutes les églises de Saint-Hyacinthe en sont pourvues! Si tu avais vu de quelle façon elle m'a parlé! Elle m'a carrément rejetée du revers de la main.

— Bah! répliqua Valérien, je te connais, tu ne vas pas baisser les bras devant l'adversité.

Sa femme serra les dents et n'ajouta rien.

Après bon nombre d'essais infructueux dans la communauté, une nouvelle idée religieuse germa dans la tête de Cécile. Les paroisses des Saints-Martyrs-Canadiens et de Saint-Jean-Baptiste allaient être fusionnées. La diminution de la pratique était doublée de revenus à la baisse. De plus, l'église de la rue Saint-Jean avait un besoin urgent de sommes importantes pour solidifier son solage, qui avait fendu du côté de la rue D'Aiguillon. « Si nous faisons un don substantiel à la fabrique, suggéra Cécile à sa douce moitié, ça nous ouvrirait peut-être des portes? C'est une bonne œuvre et, en plus, déductible d'impôts. »

Dès l'entrée de Valérien dans l'édifice, où il allait assister avec son épouse à la célébration dominicale, le curé Lortie susurra d'un ton plus que mielleux: « Ah! Monsieur Delorme, vous allez bien nous aider pour sauver Saint-Jean-Baptiste? » Valérien s'arrêta et le fixa droit dans les yeux. Il sourit et exprima son désir de souscrire pour la paroisse. Le saint homme mit ses sourcils en accents circonflexes. Il allait se faire volubile: « Merveilleux! ... » Il n'eut pas le temps de terminer. Valérien appuya ses poings sur ses flancs: « Mais pas pour Saint-Jean-Baptiste. Rasez-la! Elle est laide, surchargée, une décoration incohérente, un ramassis de tape-à-l'œil. » Cécile, rougissante à ses côtés, enfonçait le cou dans son col de fourrure. Le prêtre resta bouche bée. « Valérien! Tu ne m'aides pas à me faire une place dans la paroisse », lui reprocha-t-elle de retour à la maison. Il respira profondément en enlevant ses gants: « Je fournirai quelque chose pour les Saints-Martyrs mais, pour l'autre, ah! non. Tout de même! »

\*

Des mois durant, Cécile se démena, reçut régulièrement les voisins, les employés de Valérien, ses directeurs, pour prendre le thé, passer une soirée, dîner chiquement. Pour la plupart, ils étaient de Québec et mangeaient bien chez les Delorme. Leurs réunions mondaines étaient hautement appréciées. Un feu roulant. Alentour, on allongeait la nuque pour voir tout ce monde défiler chez « les gens de Saint-Hyacinthe ». Brusquement, Valérien mit fin aux visites : « Il me semble que nous avons beaucoup donné et que nous sommes rarement invités. Attendons pour voir ce qui va se passer. » Cécile et Valérien sortirent à leur tour, allèrent au restaurant, au cinéma, au théâtre, à des spectacles. Aussi curieux et invraisemblable que cela puisse paraître, pas une seule fois les agendas de leurs « amis » ne permirent au couple d'aller dîner chez *les natifs* de la ville mais, parfois, des *intrus*, des gens comme eux, venus d'ailleurs, les conviaient à partager leurs soirées.

Un bon matin, Cécile rentra à la maison, victorieuse, le feuillet paroissial à la main : « Regarde ! On cherche de l'assistance pour le repas de Noël offert aux personnes seules ou démunies. Nos fils Clément et Conrad ne seront là que pour le jour de l'An. Je serais libre le 25 pour donner un coup de main à l'équipe paroissiale. » Valérien l'observa, satisfait pour elle : « Vas-y, si tu veux. Moi, je ne t'accompagne pas. » Elle s'empressa d'appeler au presbytère.

Le jour dit, Cécile, retardée par les cérémonies religieuses qui soulignaient l'avènement divin, entra en catastrophe chez elle, se changea et repartit aussi vite vers le sous-sol de l'église, son tablier dans son sac à main. Déjà les convives étaient attablés et jasaient fort. Quand Cécile franchit la porte des cuisines, Irène, une collaboratrice de la Provencher, qui brassait la chaudronnée, glapit :

— Restez pas là, on est occupées ! Allez vous asseoir ! On va vous servir à votre tour.

— Mais, je viens pour vous aider, protesta Cécile pendant qu'une autre la dirigeait fermement vers les

tablées rondes. Je suis venue pour seconder, pas pour manger.

Il faisait chaud dans la salle bondée, les quelques bénévoles ne savaient plus où donner de la tête. Cécile se leva, enfila son tablier et s'apprêta à distribuer les petits pains. Une des volontaires habituelles, Jacqueline Dussault (qui écrivait « du Sault », cela faisait plus distingué), lui tapota la main comme à une enfant fautive et l'éloigna. Cécile devint blême, son cœur battait fortement. Une vieille, manifestement malade, lui fit signe d'approcher et la tira par le pan du gilet : « Assoyez-vous. Laissez-vous servir. Vous n'êtes pas du clan et vous n'en ferez jamais partie. Elles ne vous accepteront pas et ne vous laisseront nullement agir. Depuis vingt ans, j'habite un demi sous-sol, avenue Belvédère. Mais je suis née dans Saint-Roch : aussi bien être importée d'Afrique ! Ou de Saint-Hyacinthe. Vous et moi, ici, nous sommes des *étrangères*, vous comprenez ? Les gens de la ville, c'est rien que des cercles... fermés. » Cécile demeura assise, songeuse : était-ce donc ça ? Elle serait une étrangère dans son propre pays ! Elle ignore Jacqueline du Sault (avec un petit *d* comme si le « du » était nobiliaire !) qui venait de déposer un bol de potage devant elle. Tout à coup, elle enleva son tablier, chercha son manteau, revint auprès de l'aimable dame :

— Madame Paul, si j'ai bien entendu ?

— Vous pouvez m'appeler Émérentienne.

— Me feriez-vous l'honneur de venir chez moi fêter Noël ? J'habite tout près, avenue De Bougainville. J'ai justement une bonne soupe aux gourganes sur le feu. Venez donc accompagnée, ma table est assez grande ! », renchérit-elle, en saluant une autre femme qui justement appuyait sa paume sur le bras d'Émérentienne.

\*

Six mois plus tard, le mandat de Valérien se terminait. Pendant cinq ans, sa conjointe et lui avaient vécu, somme toute, heureux.

Lorsque Cécile déposa les derniers sacs à ordures dans le grand bac vert devant la maison de Clément, elle y surprit Marjolaine, la voisine d'à côté. Celle-ci se

frotta les mains d'un air embarrassé, un sourire crispé sur les lèvres : « Hum !... J'étais venue vous saluer pour votre grand départ. Nos soirées chez vous restent inoubliables. J'aurais tellement aimé vous recevoir mais, vous savez ce que c'est, mon mari, les enfants, le travail... » Cécile réussit tout de même à rester polie. Pendant cinq ans, elle avait remué ciel et terre pour se faire des amitiés ou, du moins, des connaissances plus intimes. Cinq ans d'efforts qui se concluaient par un résultat nul. Jamais Valérien et elle n'avaient vu un seul intérieur de citoyens nés à Québec, ville célèbre pour son accueil chaleureux et ses sourires avenants.

Une fois assise dans l'automobile, elle vit, dans le rétroviseur, Marjolaine emporter chez elle la boîte à fleurs que Valérien venait de jeter au rebut. « Ça te fait *une belle façon* rien que par intérêt... », murmura-t-elle, pendant que Valérien se rangeait derrière les déménageurs. « Un grand sourire si tu leur sers à quelque chose, mais le mépris derrière ton dos. Oui, une bien belle ville, Québec... » Valérien préféra ne rien répondre.

Le couple roulait en silence sur le boulevard Laurier, passait devant les énormes chantiers de construction, tout en hauteur. « Comme à Chicago ou à New York, dit Valérien. Tu verras, le maire permettra ces horreurs sur Grande-Allée, avec la bénédiction des architectes de la Commission d'urbanisme. Aucune originalité qui souligne les caractéristiques locales. » Cécile ajouta : « Mais tu ne comprends pas ? Enfin un appartement prestigieux sur Grande-Allée ! L'ultrachic, la bonne adresse, bien chez eux... *entre eux*. » Et après un long silence : « Tu sais quoi ? J'ai hâte d'être rendue à Saint-Hyacinthe. » Sur le pont Pierre-Laporte, au-dessus du fleuve majestueux, un bruit de collision porta Valérien à tourner la tête. « Garde les yeux en avant ! » commanda sèchement Cécile, sans un seul regard pour cette ville dont elle avait découvert à ses dépens un côté si déplaisant. Comme si de se retourner la transformerait en statue de sel.